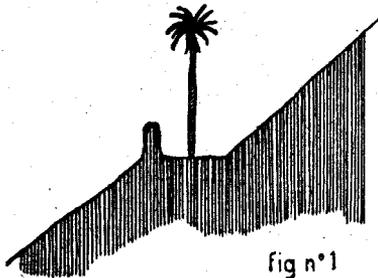


Au pays des Matmata

par M^{me} GRIPEKOVEN.

Au sud de Gabès, à une cinquantaine de kilomètres, s'étend le pays des Matmata. Massif montagneux d'une hauteur moyenne (700 m. environ), il est cependant d'un accès difficile, car seule une piste défoncée le relie à la plaine. Lorsqu'on quitte Gabès en se dirigeant vers le sud, on aperçoit la silhouette tourmentée des monts des Ksour et du Djebel Demmer. Au fur et à mesure que l'on s'en approche, leur caractère âpre, sauvage et désolé s'accroît. Sans doute l'aspect si particulier de ces monts est-il dû à la fois à l'absence totale de végétation et à la lumière brutale, qui fouille jusqu'au plus petit accident de terrain.

Dès l'instant où la piste, quittant la plaine, commence à les gravir, c'est une succession continue de défilés et de gradins qui protègent le village de Matmata, et l'étrange grandeur de ce paysage irréel devient bientôt oppressante. Les cinq derniers kilomètres de la piste font penser à une route de haute montagne. De lacet en lacet, on découvre d'innombrables ravins étroits et profonds, aux parois abruptes et nues, et c'est là que nous relevons le premier indice du tenace labeur des Troglodytes. Des barrages de terre battue, destinés à retenir la terre et les eaux de ruissellement, lors d'une éventuelle pluie, sont dressés de place en place le long des ravins (fig. 1). Cela permet de planter un arbre, olivier ou palmier, parfois même deux ou trois, rarement plus.



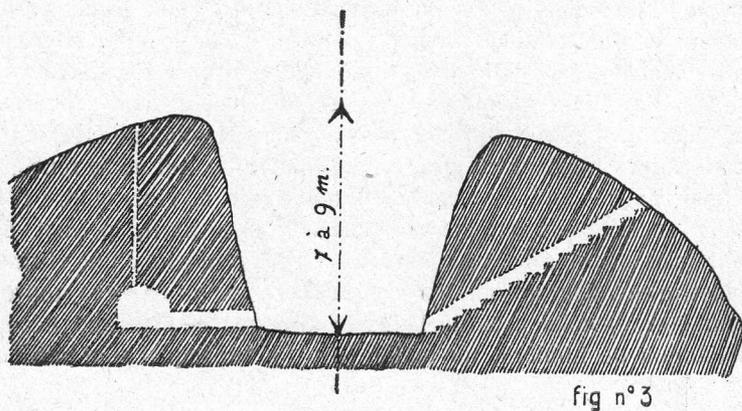
Après un dernier étranglement, la piste débouche enfin dans une petite plaine entourée de hautes collines, qui offre un spectacle extraordinaire. Ce n'est que courbes, trous, cuvettes, vallons innombrables qui, par un jeu de lumière, ressortent en taches noires sur un fond d'ocre rose. Comme un décor de théâtre, de ci de là quelques maigres plantes desséchées et des palmiers curieusement éparpillés. Et l'illusion d'avoir

débarqué dans un monde irréel est renforcée par la vue du village sans maisons, du coteau rapiécé de murs grossiers pour y recueillir la pluie, des grandes collines teintées de mauve, de la terre trop ocre et du ciel trop bleu (fig. 2).



Fig. 2.

Le plateau où s'est développé le village de Matmata est comme boursoufflé de petites élévations régulières aux contours arrondis. Chacune de ces émergences naturelles sert d'habitation à une famille de Troglodytes. Elle est creusée en son milieu d'une vaste excavation plus ou moins régulière, d'un diamètre de plusieurs mètres et d'une profondeur de 7 à 9 mètres (fig. 3). Un couloir en pente creusé à partir du flanc



de la colline débouche dans la cour intérieure. Parfois très long et voûté, parfois coupé d'escaliers, son extrémité extérieure est renforcée par de grosses pierres scellées par un agglomérant (fig. 4). Des deux côtés du

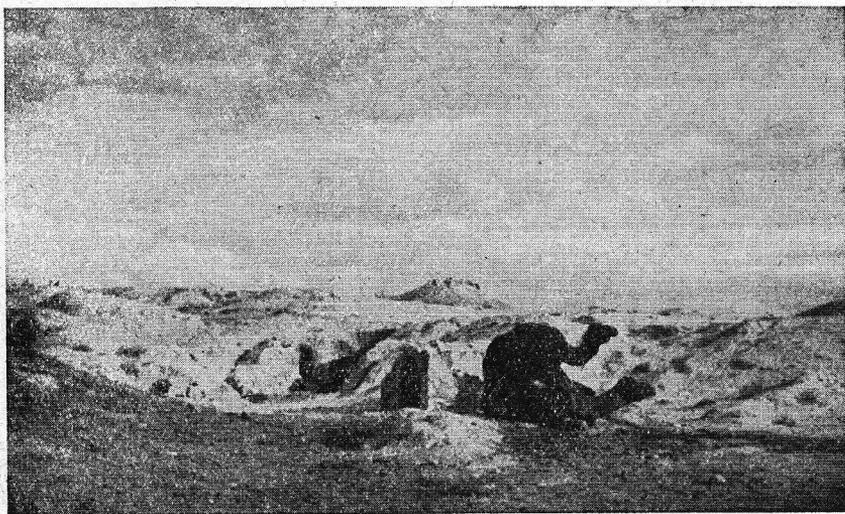


Fig. 4.

tunnel sont ébauchées des alvéoles qui seront agrandies pour former des pièces lors du mariage des enfants (fig. 5). La porte qui ferme l'habitation la nuit est façonnée en bois de palmier.

Autour de la cour intérieure, (fig. 6) les cavités qui servent de pièces et de réduits sont creusées sans ordre apparent sur deux étages. Le terrier (haouch) que nous avons pu visiter comporte deux grandes chambres au niveau inférieur qui donnent de plain-pied sur la cour intérieure et une autre aménagée à mi-hauteur à laquelle on accède par quelques marches taillées dans la terre (fig. 7). Ces trois pièces sont voûtées et très habilement construites; on y constate un réel souci de créer un « home » confortable, plaisant et propre, préoccupation qui ne se rencontre guère ailleurs dans le Sud-Tunisien. Le limon rouge, à la fois tendre et résistant, dont les habitants ont merveilleusement tiré parti, permet de réelles fantaisies et le mur de l'une des chambres s'agrémente d'une vitrine destinée à mettre en valeur un objet précieux. Dans une autre pièce, outre le lit, on peut voir, installé près de la porte afin que le tisserand bénéficie d'un maximum de lumière, un métier (fig. 8) sur lequel sont tissés ces beaux

barnuk dont les femmes de Matmata détiennent le secret (1). Les lits consistent en un montage de bois plâtré : quatre pieds droits et une surface plane recouverte de couvertures (fig. 9). Les étagères, creusées dans la paroi, sont construites d'après le même procédé.

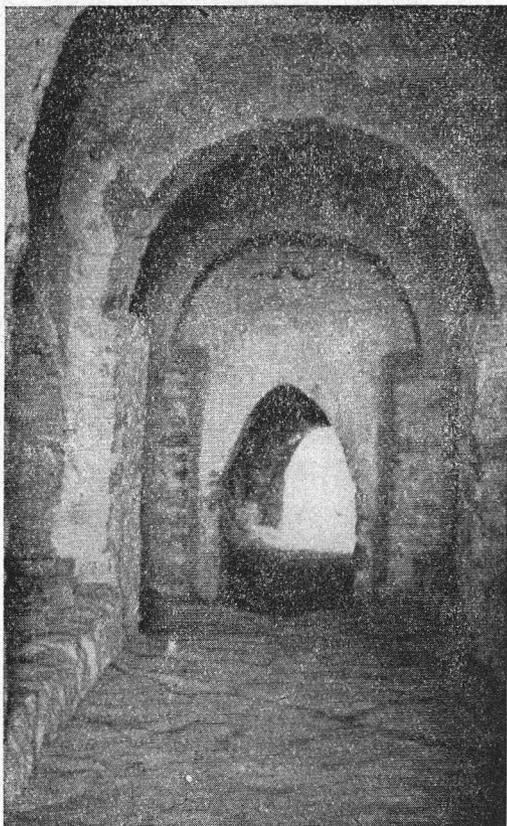


Fig. 5.

Une étroite galerie relie la voûte de la chambre principale à l'extérieur. Elle sert pour l'aération et, lors de la récolte des olives, à faire tomber directement les fruits dans l'habitation sans avoir à les descendre par le long couloir d'entrée (fig. 3). A côté du lit on distingue un berceau et de très

(1) Les femmes de Matmata dissimulent leurs cheveux sous un voile de tête : le barnuk (cf. fig. 6).

grands récipients en céramique qui servent à emmagasiner les réserves alimentaires. Sur le mur du fond sont exposés les objets les plus hétéro-



Fig. 6.

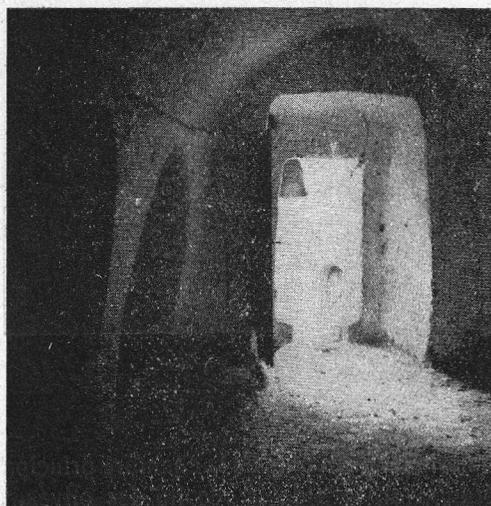


Fig. 7.

clites : des assiettes et des morceaux de porcelaine européenne, des bouteilles vides, toute une collection de petits cadres dorés, un carreau de

Nabeul (1), des débris de toute sorte et même des photos envoyées récemment par un autre voyageur.

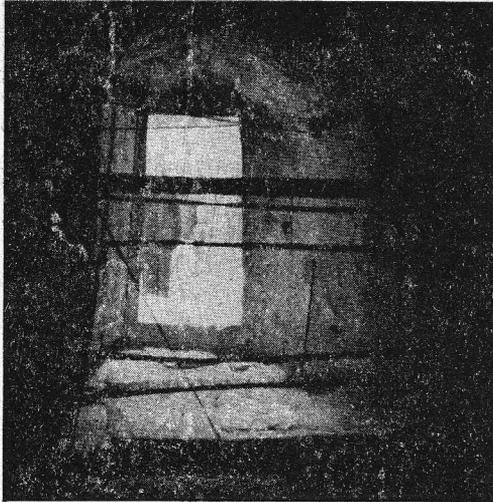


Fig. 8.

En plus de ces trois cavités principales, de nombreux autres trous sont pratiqués dans les parois du gigantesque puits, les uns de dimensions

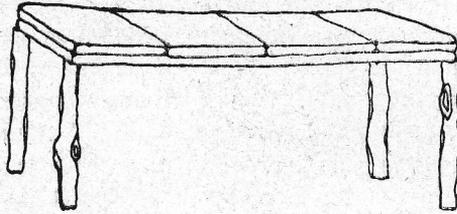


fig n°9

restreintes et destinés à recevoir des récipients, les autres formant de véritables cavernes (fig. 10). Certaines des alvéoles transformées en écuries abritent le petit âne tunisien si attendrissant, le chien, qui l'est beaucoup moins, couché sur un lit de palmes, les poules, les chèvres, les

(1) Ville du nord de la Tunisie célèbre par sa céramique.

moutons, les vaches (qui donnent à peine quatre litres de lait par jour), et même les mehara. Le four familial est extrêmement simple : il ressemble



Fig. 10.

à un pain de sucre évidé (fig. 11). Il est chauffé par un feu de branchages puis, lorsqu'il est suffisamment chaud, les pains d'orge sont appliqués contre sa paroi intérieure brûlante et cuisent rapidement. Il est même prévu une pièce exclusivement pour la toilette : très obscure car elle ne donne pas sur la cour intérieure mais sur une des chambres principales, le sol en est légèrement en pente et une rigole est destinée à évacuer les eaux souillées. Mais, à en juger par les soucis perpétuels causés par la sécheresse, il y a tout lieu de penser que la « salle de bain » n'est pas souvent utilisée.

L'eau est en effet la grande préoccupation des gens de Matmata. Il n'y a pas de source sur place ; la plus proche est à 17 km, tout au pied du massif. Chaque famille possède deux ou trois citernes qui servent à recueillir l'eau de pluie, quand il y en a. C'est une lutte constante que doivent livrer les habitants à une nature hostile et c'est la matérialisation de cette lutte qui confère en partie à ce paysage son caractère étonnant et unique, en produisant des ouvrages comme cette grande patinoire inclinée, plâtrée au flanc d'une colline, aux bords relevés et terminée par un réservoir. Lorsqu'il n'y a plus d'eau, les habitants partent pour la source et font le dur voyage pour en rapporter quelques litres. En général, ce travail incombe aux femmes et aux enfants. Mais, depuis quelques années, la civilisation, sous forme de wagons-citernes, est arrivée jusqu'au plateau aride.

Une huilerie, souterraine évidemment, est construite non loin de la maison que nous venons de visiter. Au milieu de la grande salle on distingue, car ici on distingue plutôt qu'on ne voit, une meule de pierre que fait tourner un mulet lorsqu'il y a une récolte d'olives. L'année dernière, la meule n'a pas été mise en marche mais cette année, s'il pleut assez pour faire gonfler les fruits ratatinés au soleil, un peu d'huile s'écoulera dans le récipient de terre.

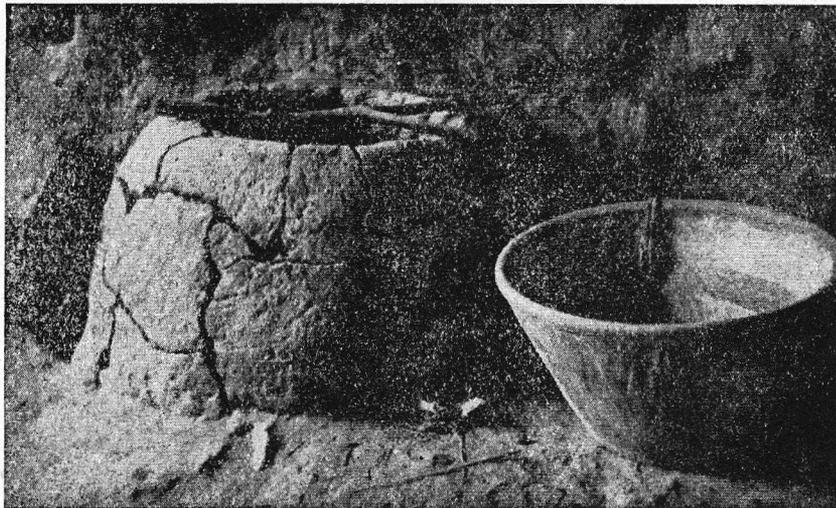


Fig. 11.

Les cultures, outre le palmier, l'olivier et l'orge, sont le cactus, le figuier, l'abricotier, la vigne, la luzerne et des légumes. Encore sont-elles exposées à ne rien produire, car souvent le manque d'eau réduit à néant une année de travail.

Pourtant, malgré ces conditions d'existence bien précaires, ils paraissent heureux, les curieux habitants de cette région qui serait inhabitable sans leur esprit d'initiative et leur énergie. Les trois tribus qui peuplent le massif de Matmata sont, au Nord, les Matmata proprement dit, au sud les Ouerghamma et au centre les Douiri. De race berbère, ils occupent cette région depuis l'invasion arabe. Venant du Nord, ils ont reflué devant la poussée des envahisseurs pour se réfugier sur ce sol ingrat, à l'abri des monts désertiques. A l'heure actuelle, ils sont fortement islamisés et ce n'est ni, par les croyances ni par la langue qu'ils se distinguent des autres tribus des confins du Grand Erg, mais bien par leur ingéniosité et leur ténacité qui en ont fait d'habiles agriculteurs et d'industriels constructeurs.

D'après les derniers recensements, ils sont environ 4 à 5.000, vivant répartis en 700 terriers.

Ils sont profondément attachés à leur terre et, lorsque la sécheresse est telle qu'ils doivent la quitter, c'est pour y revenir à la toute première occasion, sans regretter la vie plus facile de la plaine. Si on leur demande depuis combien de temps ils se cachent ainsi, ils répondent "depuis longtemps". Inutile d'essayer de leur faire préciser leur pensée; ils en sont incapables, et le terrain est libre pour toutes les hypothèses. Par contre, il s'avère probable que c'est surtout dans un but de confort qu'a été construit ce genre d'habitation, qui se rencontre exclusivement à Matmata et dans ses environs (à Hadège et à Toujane). Fraîches en été, tempérées l'hiver, protégées du vent et des tempêtes de sable, ces demeures souterraines sont merveilleusement adaptées au pays et témoignent de l'ingéniosité et de l'originalité des hommes qui les ont conçues. Et tandis que nous nous éloignons sur la piste cahoteuse, derrière nous, Matmata, comme pour nous permettre d'emporter une dernière et féérique vision, s'illumine d'or et de mauve sous les rayons du soleil couchant.
